

Leçons d'histoire de Jacques Parizeau

ESSAI **Éric Bédard**

« Monsieur Bédard, je suis indigné ! »

Nous sommes le mercredi 3 mai 2006. L'homme avec qui je m'entretiens au téléphone est Jacques Parizeau. Ce n'est pas la première fois que je lui parle, mais j'ai beau avoir gagné en maturité et commencé une carrière d'historien, son charisme opère toujours. Jeune militant souverainiste, j'avais admiré son intelligence, sa clarté, sa détermination. Si je m'étais engagé au Parti québécois, si j'avais présidé son aile jeunesse et participé activement à la campagne référendaire de 1995, c'est parce que je croyais ses convictions inébranlables et que j'avais foi en sa capacité de transformer ce grand rêve en réalité. Cet engagement partisan m'avait permis de rencontrer et d'observer d'un peu plus près le « grand homme¹ ».

Bien qu'il ait quitté la politique depuis dix ans, « Monsieur² » est toujours présent dans l'espace public. Malgré ses fonctions antérieures et l'aura qui enveloppe sa personne, le citoyen Parizeau est resté un militant dans l'âme. Le « devoir de réserve » ? Pas trop pour lui. Revêtir les habits du *elder stateman* qui s'érige en sage et y va périodiquement d'aphorismes abscons sur le sens des choses, mais en évitant

soigneusement de donner son avis réel sur une question sensible ou de critiquer un dirigeant en place pour une mauvaise décision ? Non merci !

Il signe régulièrement des billets dans *Le Québécois*, s'active en coulisse pour soutenir des militants, prononce des conférences dans les cégeps sur l'indépendance et la mondialisation, un sujet qui le passionne³. Cet activisme le rend fier, mais montre aussi qu'il n'a pas « décroché ». J'aimerais qu'il soit plus généreux pour ses successeurs, qu'il ait plus d'empathie pour les défis difficiles auxquels ils font face après la défaite crève-cœur de 1995, mais je n'aime pas qu'on le traite de « belle-mère ». Dans d'autres pays, on trouve des hommes d'État de son envergure qui contribuent au débat public, lesquels sont d'ailleurs souvent des intellectuels. Ma seule déception, c'est qu'il ne travaille pas à ses mémoires. Cet homme dont on a tant loué la culture et l'intelligence aurait pu nous offrir un grand livre gaullien qui aurait exposé le sens de son action devant l'Histoire. Ne reste malheureusement de lui que des écrits militants de circonstance⁴. Lorsque je questionne son ancienne attachée de presse sur la chose, elle répond : « Ah, tu sais, c'est pas un *écrivain*... »